

T'INVENTER FÉDERMAN

La voix dans le cabinet de débarras (Kellner, Hambourg, 1989) est un court récit à couper le souffle. Un enfant de 12 ans happé par le gouffre s'y invente des raisons d'être. Tout se développe par fragments, tel un puzzle autour d'une constellation : la cage, la cour, la verrière, la rue, l'oiseau, l'escalier, la voix des parents (cris, toux et sanglots), puis le silence. Le bref récit d'une vingtaine de feuillets relate l'effroyable initiation d'un enfant broyé par un crime anonyme : prémédité, collectif. En ce lieu à jamais hors du monde (ce texte), l'enfant/l'homme rejoue indéfiniment le jeu de la perte, tandis que nous, les lecteurs, sommes conviés à endosser son identité vacillante, à repousser l'échéance de la mort : la sienne, la nôtre. Comment « t'inventer féderman » là où la vie d'un seul coup fut meurtrie jusqu'au cœur, là où un indicible événement brisa le passé avec l'avenir?

On ne peut pas raconter cette histoire et l'auteur n'y consent d'aucune manière : point de commencement ou de fin, de ponctuation, pas même de pagination. La narration s'avère cauchemardesque qui tente d'évoquer l'événement grotesque, halluciné, à jamais inénarrable. Le sens pourtant finit par se livrer par bribes à force d'en cerner le point aveugle : la naissance rêvée d'un enfant dont le destin ne pèse que le poids d'une plume : si léger féderman ! Juif, d'être voué à se donner des raisons d'être dans un air raréfié, là où devait régner « le royaume de la mort » : la solution finale. L'enfant naît tout adulte du ventre de l'horreur. Ses mots s'écrasent les uns contre les autres, se malaxent, s'amalgament, s'épanchent en nappes informes, broyés par le Léviathan-histoire. Naufrage du sens souillé, infecté à la source, là où l'enfant (le récitant adulte bien plus tard) retrace son impossible genèse. Une voix transie de peur s'élève du cabinet de débarras, là où devait régner le silence. Soustrait à l'insensé anéantissement de six million d'âmes, un sublime avorton d'homme revendique l'existence depuis les limbes.

Étrange scène primitive donc qui excède toute compréhension et fait voler en éclats nos certitudes. Le dire finit cependant par se boucler sur soi tandis que s'enfle, hallucinante, la houle des souvenirs. Homme plume et clown sublime, par un étrange anachronisme tu récapitules d'avance tes récits : ta fuite panique loin de l'Europe, l'errance américaine où put enfin se parfaire ton destin d'écrivain. En un condensé d'histoire, tu te révèles en extension dans le demi siècle, prestidigitateur de ton silence. Tu demeures, comme au premier jour, lové sur ton néant - incapturable. Là où d'autres programmèrent ta mort, tu donnes aux forces de l'anéantissement le démenti cinglant de ta survie. « Grain de sable » sublime, tu parvins seul à enrayer la machinerie du carnage. On n'en finirait pas d'énumérer tes tours !

Un cortège de mots défile et hurle la scénographie tragi-comique d'un siècle incendié. Voici que l'un parmi les petits fédermans, arraché miraculeusement au cataclysme, se raccroche au frêle esquif des mots. Il pare au plus pressé, se fabrique comme il peut un corps et une âme de papier, là où l'on attendait son recroquevillement sur le malheur. Type, il dément le calcul des bourreaux par son extrême obstination à vivre. L'enfant (l'auteur) conquiert le vide, il trace dans une ambiance raréfiée la quadrature d'un texte exemplaire : boîte ou ventre invulnérable maintenant que père et mère ont disparu. Sans la moindre plainte sur soi ou sur les siens, son texte fait penser, par sa facture, ses ellipses et sa charge de douleur, aux feuillets de Mallarmé sur la mort de son fils (cf. « Pour un tombeau d'Anatole »). Ici comme là une béance inguérissable bouleverse l'ordre du temps mort, celui même, censé « naturel », de la succession des générations. Le langage s'affole à tenter de hisser l'être hors du trou noir.

Dans son nid de misère un oisillon déplumé (un petit féderman) égrène une vieille histoire d'écrasement et d'abandon. Comment donc te fut-il donné de susciter le lieu de tes origines - F É D E R M A N - sous l'égide d'un nom propre/hybride, en sa francité, germanité et judaïté confondues ? « Sois positif enfant », c'est alors l'injonction qui te vint et rendit à jamais innommable le malheur. Ce qui subsiste d'invincible, solide, bâti à force d'y appliquer ta volonté tenace, trace maintenant une

Annonce publicitaire

borne, endigue le néant, à l'instar de la ligne enroulée face au texte et qui figure la spirale de ta survie. Un seul traumatisme constamment remâché fonde ta fédéranité exemplaire : la nôtre.

Si l'événement du 16 juillet 1942 (la rafle dite du « Vel d'Hiv ») fut trop énorme, trop absurde, il aura fallu que tu décourages notre curiosité sans renoncer au défi de la satisfaire. Restent alors les bribes de ton enfance raturée, opaque, dont il nous faut (ré)inventer le conte. Une compilation de mots à jamais incandescents laisse deviner l'autre bûcher atroce aux confins des plaines d'Allemagne, au *terminus* des tiens vers la mort. Magicien de tes désarrois tu renaiss tout de même, tout au long de ta vie, de leurs cendres bafouées ! Filant à tire d'aile, entre les lignes de ton récit, tu nous devances par ta liberté revendiquée. « Né sans voix au bord d'un trou » tu demeures dans l'arrachement incompréhensiblement jubilatoire de n'être (pour) personne. Architecte du deuil, tu finis par camper le portrait de l'exemplaire Écrivain.

Chante plus fort sous le signe jaune qui se voulut d'infamie, dans les interstices du passé rayé à vif, là où tu creusas l'abri de tes livres (tous évoqués anticipativement dans ces pages). Tu y explores la faille de l'être (la nôtre maintenant) jusqu'au vertige. L'œdipe fatal se heurte au désordre universel et produit l'illusion d'être unique oiseau chanteur. Puis, par la juxtaposition des langues - le français au centre comme matrice ou origine mais seulement virtuelle - s'annonce ta migration vers l'anglais d'Amérique où tu réalises ton rêve d'écrivain paradoxalement dans la seule langue demeurée vraiment étrangère - l'allemand - proche cependant par les consonances de ton nom. D'où se déduit aussi la tâche qui fut et demeure la tienne de « t'inventer fédéran » : de réécrire encore ce récit que tu composas dans l'effacement renouvelé du français, de l'anglais et de l'allemand comme pour porter ton malheur (tes bonheurs d'écrivain) à l'universel. Acte de courage et de générosité qui fit de l'allemand surtout une langue *vivante*, en dépit des fatalités. Le livre offre ainsi non seulement le résumé d'un destin mais évoque par avance le chant pluriel (la polyphonie) d'une réconciliation *possible*.

Et pourtant, ton texte est d'abord un solennel *requiem* pour les tiens, évoqués en exergue: ce père, cette mère, deux soeurs aux limites de la tendresse crucifiée. Cette marque ultime vaut comme l'accomplissement d'un rite : il honore tes morts, préserve la « double vibration » du passé avec le futur. Il conjure, malgré le deuil (et de fait grâce à lui), les risques d'un temps sans mémoire. Comme un personnage roublard narguant la mort, tu figures à travers ton récit une réplique de l'Homme, voué à inventer sans trêve sa « vie de revenant ». On n'en finira pas de t'inventer fédéran!

Gérard Bucher,
State University of New York, Buffalo

Né à Paris en 1929 dans une famille juive très pauvre, Raymond Féderman voit ses parents et ses deux soeurs enlevés par les Nazis lors de la tristement célèbre "Rafle du Vel' d'Hiver" en 1942. Lui-même n'échappe que de justesse aux camps d'extermination et se cache pendant la guerre en travaillant dans une ferme. Après la libération, il prend la voie de l'exil aux Etats-Unis où il rêve d'abord d'une carrière de musicien de jazz, tout en survivant péniblement grâce aux 'petits boulots'. Un tournant incontestable est son engagement volontaire dans l'armée américaine, qui l'amènera à faire la guerre en Corée comme parachutiste. La décision de se mettre à écrire, puis les études du soir menées à la Columbia University, plus tard encore le doctorat soutenu à l'Université de Californie, changeront peu à peu les conditions matérielles de sa vie. Auteur d'une des premières grandes thèses sur Samuel Beckett, avec qui va le lier une amitié de toute une vie, il devient enfin professeur de littérature comparée à l'Université de Buffalo, où il va jouer un rôle important dans le développement des cours d' "expression littéraire" ("creative writing").

Son premier livre de fiction, "Double or Nothing", paraît en 1971, et à ce jour son oeuvre plurilingue (Raymond Féderman s'exprime aussi bien en français qu'en anglais) comprend quelque vingt volumes, dont à peu près autant de livres de fiction que de livres de théorie et de critique. Très apprécié comme représentant d'une certaine écriture expérimentale (mais l'on verra que ce

qualificatif ne va pas sans malentendu), sa production est souvent associée à celle d'auteurs comme Walter Abish ou Ron Sukenick, qui partagent avec lui le double goût, paradoxal en apparence, de l'hyperconstruction et de la contrainte formelle d'un côté et du refus carnavalesque de toute règle et de toute restriction, de l'autre. Un récent volume composé par certains de ses lecteurs les plus avertis, "Federman A to XXXX", donne un bel aperçu de sa production, tout en montrant à quel point cette écriture à la fois formaliste et débordante exerce un pouvoir d'attraction et de séduction qui n'a rien perdu de sa force, ni de sa fraîcheur. Dans cette production, "La voix dans le cabinet de débarras" (son seul livre du reste à être traduit en néerlandais), occupe une position tout à fait particulière, et ce pour des raisons qui sont tout autant biographiques que littéraires.

Jan Baetens

Léon Mazzella, Femmes de soie et autres oiseaux de passage, Paris, Séguier, 1999, 19 x 14, 207 p., ISBN 2-84049-172-9, Diffusion: Atlantica (Biarritz).

Les hommes qui aiment les femmes (et les femmes qui aiment se retrouver et se reconnaître dans le regard des hommes) aimeront bien le nouveau recueil de Léon Mazzella, une anthologie personnelle où cet auteur de 40 ans a rassemblé ce qu'il considère comme les meilleures pièces de vingt ans de production poétique. La grande cohérence thématique du livre, le velouté de l'expression, le sens certain de la belle image, font de cette "Soie des femmes" une entreprise éminemment accessible, à mettre entre toutes les mains que n'effraie pas le lyrisme de l'aveu direct et oblique en même temps.

En voici un court exemple:

Avec tes lèvres
tu ronges
l'amour
pétrifié
(p. 31)

L'écriture elle-même reste pourtant trop classique pour convaincre vraiment l'amateur de poésie. Certes, Mazzella opte systématiquement pour le vers libre et ne recule pas devant la recherche de l'image surprenante, mais ce sont là justement les traits du langage poétique que refusent les poètes contemporains, qui mettent en question la liberté du vers et la nécessité de la métaphore. Mazzella écrit bien, ses textes sont beaux, son univers touchant, sa voix gentille, mais c'est là justement qui pose problème, pour peu évidemment que la poésie se conçoive comme véritable "risque".

Puisque ce n'est pas le cas de tout le monde, on peut gager que ce livre trouvera de nombreux lecteurs, ce qu'il mérite du reste. Mais la poésie pure, c'est-à-dire dure, en reste absente.

Jan Baetens

Dirk Vandersypen, Mañana, 25 jaar omzwervingen door Latijns-Amerika, Antwerpen/Baarn: Houtekiet, 1999 (1ste druk), 2000 (2de druk), 267 pp.

Latijns-Amerikaminneend Vlaanderen werd dit jaar een kenner armer. Het onverwachte overlijden van Dirk Vandersypen deed me meer dan ooit beseffen dat *Mañana, 25 jaar omzwervingen door Latijns-Amerika* als zijn testament bedoeld is. Toen ik het boek in het najaar van 1999 kocht, wist ik namelijk niet af van het bestaan van zijn aanslepende tumor en leefde ik nog in de illusie van

meer.

Als tv- en radiocorrespondent voor de VRT en als reportageman voor verschillende andere kanalen als de Ikon, de Spaanse TV3, de Zwitserse TV1 stond Vandersypen jarenlang borg voor een onafhankelijke en kritische verslaggeving over Latijns-Amerika. Zijn documentaires zijn steeds stevig gekruid, maar nooit zonder een fijne neus voor het detail. Meer nog, het detail groeit meestal uit tot het kader waarin we Vandersypens analyses moeten begrijpen. Dit maakt hem tot een uniek observator, beschrijver en filmer van de alledaagse Latijns-Amerikaanse realiteit, een socioculturele mix van verschillen en onevenwichten die soms moeilijk te bevatten zijn. Dirk Vandersypen moet als Europeaan meerdere keren gedacht, gezegd en gevloekt hebben: “Dat acht je toch niet voor mogelijk?!” Het gewone leven, de angst en armoede, maar ook de moed, alegría en doorzettingsvermogen van de mensen, dat moesten de thema’s zijn van zijn verslaggeving en dat laat ze nu net zo raak zijn. Vanuit de vele ogenschijnlijk kleine deelaspecten van het alledaagse komen sociale, politieke en/of militaire structuren en conflicten naar boven, die aaneengeregen worden tot de ontwikkelingen die het uitgestrekte continent de laatste 25 jaar heeft doorgemaakt.

Het boek begint met een kort briefje dat Vandersypen in 1974 aan zijn in Amerika werkende broer stuurde. Dat berichtje bevat al de belangrijkste elementen van zijn verdere carrière: gewoon werk, journalistiek, de Verenigde Staten en het Zuid-Amerikaanse achterland. De vergelijking met 25 jaar wordt vlug gemaakt. Wat nieuw is: het probleem van de grootsteden met hun misbruik van straatkinderen, armoede en onhoudbare milieuproblemen, en de teloorgang van de publieke dienstverlening, het gemeenschapsonderwijs en de gezondheidszorg. Ook nieuw is het verdwijnen van de dictaturen en al de menselijke ellende die ze met zich meebrachten. Daarvoor is er helaas nog geen democratie; denken we maar aan wat deze dagen in Peru gebeurt met de ongrondwettelijke derde termijn van Fujimori. Impasses als deze maken dat het wantrouwen tegenover de politiek nog altijd groot is. Diegenen die politieke verandering het meest nodig hebben, staan paradoxaal genoeg vaak het meest terughoudend tegenover mogelijke politieke alternatieven en staren zich blind op wat aalmoezen.

Tegen deze achtergrond heeft Vandersypen zijn ervaringen gebundeld. Daarover schrijft hij in de proloog: “Overall waar ik kwam probeerde ik te praten met alle lagen van de bevolking, van de president tot Jan Modaal. Al die jaren heb ik die ontmoetingen en gesprekken in een dagboek bijgehouden. Liever dan er een verliteratuurd verhaal van te maken waarin ikzelf centraal zou staan, heb ik de dagboekvorm gehandhaafd, rechttoe rechtaan. Uiteindelijk is mijn bekommernis altijd uitgegaan naar het lot van de mensen zelf. Het is niet aan mij om dat te verfraaien of om op hun rug de held te spelen. Ik geef de verhalen zoals ze zijn: uit het leven gegrepen.”

De laatste 25 jaar is er veel gebeurd en de lezer zal het geweten hebben. De uiteenlopende impressies van Vandersypen zijn chronologisch gebundeld, wat maakt dat zijn relaas niet thematisch maar eerder fragmentarisch is. De afwisseling in bestemmingen en thema’s creëert een zekere leesvrijheid, maar aan de andere kant kan ik me voorstellen dat het er niet makkelijker op wordt voor niet-ingewijden. Toch moet ik dat wat nuanceren; verschillende topics komen geregeld terug en er wordt ook gedacht aan mensen die geen Spaans kennen, wat ondermeer blijkt uit de vertaling van de rijke verzameling Spaanse termen. Aan de Spaanssprekende lezer is jammergenoeg minder gedacht. Vandersypen mag dan heel goed Spaans gesproken hebben, het schrijven blijkt niet van een leien dakje te lopen. De eerste druk was dan ook min of meer een foltering voor de taalbetrokken hispanofiel. De tweede druk belooft op dat vlak heel wat aangener te zijn. Uiteindelijk leest het boek heel goed en dat komt mijn inziens door de wisselende thema’s en het sterke profiel van de protagonisten, al heeft het ook te maken met de vlotte en directe stijl van Vandersypen. Dat laatste maakt de beschrijving soms heel prozaïsch en zorgt ervoor dat de iets intellectuelere lezer een gereserveerde analyse mist en zich noodgedwongen niet mag storen aan de oneliners die af en toe opduiken.

Welke thema's worden er aangesneden? Machisme en militarisme komen vaak aan bod. Veiligheidsmensen, politieagenten en paramilitairen bewaken de orde in Centraal Amerika en verstoren ze ook... De Koude Oorlog spaarde ook Latijns-Amerika niet: in de tweede helft van de jaren zeventig tot ver in de jaren tachtig staan de guerrilla en de contraguerrilla centraal. Al vlug went de lezer aan het idee dat een mensenleven in Latijns-Amerika minder waard is dan in de VS of Europa. We zijn getuige van grote machtsstrategieën bedacht door kleine mensen. Zo versiert de journalist onder andere een interview met de Nicaraguaanse dictator Somoza, toetst diens verhaal met dat van de boeren en collega's journalisten, en bericht even later over de overwinning van de sandinisten. Naast de positieve kanten van het sandinisme, zoals de alfabetiseringscampagne, de landhervorming en de gezondheidszorg, hekelt Vandersypen op zijn eigenste manier ook de corruptie, de gevangenisstraffen voor 'contra-revolutionaire' linkse activisten en de politieke inmenging van het socialistische regime in de pers. Maar hij is bewust van zijn journalistieke rol en vergrijpt zich niet aan de selectieve berichtgeving waar VS-media vaak tegen zondigen. Zo schreven deze laatsten, bijvoorbeeld, scha en schande over het verdwijnen van een kritisch Nicaraguaans dagblad, terwijl in 'democratisch' El Salvador en Costa Rica geruisloos verschillende oppositiedagbladen opgedoekt werden. Vandersypen had overigens een gespannen relatie met de Amerikaanse pers in Centraal-Amerika die veelal naliet al te compromitterende beelden van contra-offensieven op boerendorpen op te nemen. Het statuut van de pers is ook een belangrijk aspect in de reportages over de verkiezingen en burgeroorlog in El Salvador, waar kampverhalen worden afgewisseld met officiële persconferenties van de militairen.

Links Nicaragua was niet alleen een doorn in het oog van de VS, ook het Vaticaan was er allerminst blij om. Dat werd duidelijk toen de Nicaraguaanse massa de paus uitjouwde tijdens een eucharistieviering in Managua, maart 1983. Mooi zijn de gesprekken met Ernesto Cardenal over dat historische pausbezoek tien jaar later. Rond die tijd ook, in 1992, zal dezelfde paus in Santo Domingo de kerstening van het continent herdenken met veel pracht, praal en 700.000 watt licht rond een monument, terwijl de rest van de stad zonder stroom zat. Als Vandersypen het gezag maar ongelijk kan geven.

Journalist Vandersypen zou zichzelf niet zijn mochten enkel de religieuze gezagdragers onder de loep genomen worden. Verder bezoekt hij ook Roger Ponssee in Morazán (El Salvador) en belicht hij de verschillende aspecten van de toenmalige christelijke basiskerk, die actief was/is in de meeste landen van het continent. Aan de andere kant blijft het evangelisme niet onbesproken. Een Amerikaanse tv-evangelist zorgt gauw voor wat boude maar tragische uitspraken als "God is anticommunist" en "Evangelisten aanvaarden de politieke orde als een door God gewilde orde". Maar de Amerikaanse aanwezigheid bleef toch in de eerste plaats één van economische en militaire aard. Vooral Panamá met zijn beruchte Escuela de las Américas, waar paramilitairen aller landen training kregen en Honduras, waar de VS grote manoeuvres organiseerde, komen veel aan bod.

Over de Andesregio wordt relatief weinig geschreven. Half weg de jaren zeventig doet Vandersypen Peru en Chili aan. Enkele gesprekken op straat en in de bus geven ons een beeld van de inflatie onder de linkse Velascodeictatuur in Peru. Later komt hij terug in het Peru van Fujimori voor de nederlaag van het brutale Sendero Luminoso en later ook bij de bestorming van de bezette Japanse ambassade. Beide zullen door het officialisme als hoogtepunten van het fujimorisme verkocht worden. De keerzijde van de medaille is onder andere de uitverkoop van het land aan bedrijven als Union Minière. Verder vangen we een glimp op van de situatie van de Chileense universiteiten tijdens Pinochets repressie. Wegversperringen van de levantamiento indígena van 1991 zorgen voor een langere stop in Ecuador. Een beetje later schetst Vandersypen hoe de Otavalo indianen hun in Europa verdiende geld, afkomstig van artisanat en muziek, investeren in hun bergdorpen. Wat Boliviaë betreft, krijgen we enkele kanttekeningen bij de mijnexploitatie, de door president-industrieel Goni gedreven privatiseringen en de financiële aantrekkelijkheid van de cocaine.

Een van de meest aangrijpende verhalen speelt zich af in Argentinië, waar onder de dictatuur een systematische kinderroof van opposanten plaatsvond: de kinderen van moeders die na de geboorte van hun kind vermoord werden, kregen bij handlangers van het generaalregime een "echte" opvoeding.

De grote Portugeestalige maar onbekende broer Brazilië komt met het opkomende straatgeweld en het moedige straathoekwerk niet al te positief in beeld. Verder probeert de Movimento dos Sem Terra, die gesteund wordt door de Koning Boudewijnstichting en opkomt voor de rechten van landloze boeren, een toekomst te geven aan duizenden mensen. Voorlopig ziet het er niet naar uit dat de beweging aan de winnende hand is.

Zijn eerste stappen zette Vandersypen in Mexico. Twintig jaar later ging hij terug voor de opstand in Chiapas, die in feite te herleiden is tot een discussie over grondrechten. Pathetisch daarbij is de inmenging van de PRI (Partido Revolucionario Institucional), de Mexicaanse machtspartij die sinds de jaren twintig aan de macht is, met alle corruptie van dien. De miljardenfraude van de familie Salinas is daarvan tot nu toe het triestige hoogtepunt.

Cuba kon natuurlijk ook niet afwezig blijven. Het Caraïbische eiland kampt met veel problemen, maar is door haar sociaal vangnet toch een uitzondering. Dat neemt niet weg dat Vandersypen als reportagemaker de uitzichtloosheid van de situatie vele malen onder de aandacht gebracht heeft. Het wollige officiële discours, de bureaucratie, de prostitutie waar mensen met een universitair diploma werken, de segregatie tussen toeristen en Cubanen, het ontbreken van een middenklasse door een halfslachtige politiek inzake kmo's, horeca en boerenmarkten: het komt allemaal aan bod met een gevoel voor humor die enkel de Cubanen zouden kunnen imiteren.

Het sterke punt aan de verschillende portretten die Vandersypen schildert, is niet zozeer dat ze gruwelijk realistisch zijn, maar vooral dat ze over de hele lijn eerlijk zijn. Hij pakt niet alleen de grootgrondbezitters en paramilitairen aan op hun schrijnend gebrek aan interesse voor het volk dat ze zeggen te vertegenwoordigen, maar toont ook aan dat de door luxe verblinde sandinistische machthebbers en het verstarde castrisme niet echt vrijuit gaan. Exemplarisch is het plaatje van Humberto en Daniel Ortega. Humberto is na jarenlang minister van defensie geweest te zijn, nu een rijke zakenman en Daniel wordt er sinds vorig jaar van beschuldigd jarenlang zijn stiefdochter seksueel misbruikt te hebben.

De eindbalans is niet positief: coöperatieven mislukken, het juridisch onderzoek wordt gestaakt, het democratisch deficit is nog niet weggewerkt, de tegenbeweging overtuigt niet altijd en soms vraag je je af of het wel ooit in orde zal komen. Vandersypen spiegelt deze maatschappelijke evolutie aan zijn persoonlijke keuzes die hij als volgt expliciteert: "Ikzelf ben inmiddels naar Miami Beach verhuisd. Mijn zoontje Vincent groeit nu op in wat wij vroeger *the belly of the beast* noemden. 'Confieso, que he vivido.' Ik beken, ik heb geleefd", schreef de Chileense dichter Pablo Neruda." Ondanks de vele uitdagingen die resteren, kan wat de laatste maanden gebeurd is in Chili met de presidentsverkiezing van Lagos en het publieke debat rond Pinochet, in Argentinië met de nederlaag van het peronisme, in Peru met het democratisch alternatief van Toledo, in Mexico met het afbrokkelen van de PRI-macht, voorlopig wat soelaas brengen voor *pasado mañana*.

Bert Cornillie

Siete ensayos sobre Andrés Bello, el escritor, originales de Juan Durán Luzio, Editorial Andrés Bello, Barcelona, Santiago, 1999, 211 páginas.

Después de numerosas investigaciones sobre todo en torno a la novelística hispanoamericana, el colega Juan Durán ofrece ahora un pulido libro sobre el libertador literario y lingüístico de la América latina. Los entendidos saben que ese parangón implícito entre Andrés Bello y Simón Bolívar no es una simple metáfora, sino que obedece a una realidad palpable, cosa que por de pronto trasluce a partir de esos siete monumentales ensayos.

Es, de verdad, un hermoso libro, no solo porque no hay erratas y está impreso en papel de primera calidad, sino sobre todo por la consistencia de los materiales ofrecidos. Dirán los majaderos que sobre ese poeta de principios del siglo diecinueve qué puede escribirse todavía como novedad y que las numerosas notas prueban una necesidad de referirse constantemente a trabajos anteriores. Se equivocan porque esta investigación, dentro de toda su erudición, no resulta un trabajo académico ni seco ni inaccesible. La misma cantidad de notas, a veces de más de media página, no es estorbo sino que, aparte de asidero de lo afirmado, constituye otro tanto de invitaciones a profundizar. Por lo demás, el chileno aporta y ahonda en cantidad de pistas. Porque si bien se tendría tendencia a proclamar que he aquí un estudio “definitivo” sobre Andrés Bello, en nuestra ciencia jamás se puede proclamar algo perentorio.

A partir de la introducción, en sí otro ensayo, yo tendría quizá un único reproche que hacer al colega: la colita en el título “el escritor”, no porque no lo fuera, y todavía a saborear en más de un aspecto, sino porque las páginas iniciales, como el resto del trabajo, demuestran que en el venezolano y americanista insigne la vida y la obra fueron inseparables. Su larga estadía en Londres es un hito inevitable hacia la creación entre otros de “La Agricultura en la zona tórrida”. Más adelante también, por ejemplo a raíz de la defensa del idioma en términos latinoamericanistas, se observa que son inseparables las posturas del Bello lingüista y el hombre en el ajedrez político independendista.

Como en otros estudios de Durán (pienso en su revelador trabajo sobre Las Casas), aquí prevalece algo inimitable y vital en el colega : “hilando fino”, sin dar a esa expresión una connotación negativa, al contrario, logra realzar dentro de un objeto de estudio su belleza en sí, aparte de que lo hace con una contextualización histórica e ideológica que verdaderamente motiva al lector a valorar el tejido del autor inserto en su época. No hay refugio ni en la historia porque sí ni menos en una fraseología de ciertas tendencias interpretativas que, a base de neologismos y oscurantismo, en vez de iluminar una obra la vuelve hermética y opaca. Nada de eso. Como Ariadna, Juan Durán encamina con destreza, con estilo, y el receptor se deja llevar con ganas.

Tampoco se trata de una lectura de sobremesa, porque las tesis se demuestran en profundidad. Ejemplo: la huella indiscutible ahora, de Humboldt en grandes partes de cantidad de versos clásicos del caraqueño; el impacto negativo de la Inglaterra industrial y monárquica sobre la programación agrícola y republicana del maestro. Por otro lado, un conocimiento del francés, sin ser requisito, ciertamente constituye un factor favorable para el máximo aprovechamiento de varios ensayos (entre otros, el estudio comparativo a partir del naturalista berlinés -que escribía en francés- y el mismo venezolano, igual la incidencia del gran Víctor Hugo en él).

En fin, por todas esas razones, de forma y más de fondo, un bello libro sobre Andrés Bello.

Víctor Valembois

E. Snauwaert, e.a., *Cuaderno 1 & 2. Curso de español*, Wolters Plantyn, 1998

Este método de español general para principiantes adultos se destaca de los demás, primero por su presentación original y segundo por la mezcla bien pensada de variantes lingüísticos y contextuales útiles al (joven) adulto que quiere entrar en contacto con el mundo español de manera profesional o como turista.

A este fin, *Cuaderno* contiene veinticuatro unidades, doce en cada volumen. Van agrupadas en series de cuatro, seguidas cada vez de un capítulo de repaso (con correcciones al final), muy útil para (auto-) evaluar los conocimientos y las destrezas que hacen el objeto de las cuatro unidades anteriores.

Cada unidad empieza por unos facsímiles de documentos auténticos introduciendo la situación. Sigue un diálogo que se sitúa en el mundo de los negocios y que va ilustrado de dibujos divertidos. En tercer lugar hay un apartado gramatical clarísimo por el empleo de cuadros simplificando la dificultad enseñada. Aunque el metalenguaje, reducido al mínimo, sea en español, ciertas frases son traducidas al neerlandés. Unos ejercicios bastante clásicos evalúan la materia propuesta.

A continuación se presenta el vocabulario bajo forma de ejercicios variados. El quinto apartado es pragmático introduciendo unas fórmulas usuales en situaciones parecidas a la del diálogo, que tienen que aplicarse inmediatamente después (apartado 6) en pequeñas conversaciones entre alumnos. En el apartado siete, *Enciclopedia*, se destacan algunos hechos culturales de España o de América Latina, así como costumbres distintas de las flamencas.

Si el apartado ocho revela la importancia que los autores dan al trabajo en el laboratorio de idiomas, la penúltima parte de cada unidad se compone de algunos ejercicios que tienen que hacerse por escrito (siempre hay una traducción inversa). Los ejercicios orales y escritos conciernen tanto la gramática que el léxico, que se repetirá en la *Lista de palabras* al final de cada unidad, después de un último diálogo en el *Anexo*.

Parecido a la *Lista de palabras* al final de cada unidad, un *Registro gramatical* cierra cada volumen de este método construido como una verdadera catedral. Además, cada volumen va acompañado de unas grabaciones en CD de las cuales la única desventaja puede resultar el precio que impide que los alumnos las adquieran individualmente.

Un juego de la oca, *La factoría Almodóvar*, unos árboles genealógicos y los numerosos dibujos cómicos contribuyen sin duda al aspecto original de este método. Quizás sea por ello que la convencionalidad de ciertas fotos de color bastante oscuro o de anuncios publicitarios, que faltan justamente de originalidad creativa, pueden sorprender.

De todos modos, esta observación crítica no debe hacer olvidar que Cuaderno. Curso de español logra de un modo ejemplar iniciar a alumnos que ya no tienen ningún conocimiento del idioma, a la comunicación en un castellano general contextualizado desde el principio en el mundo profesional, lo que contribuye a motivar más fácilmente un público adulto.

Dirk Vaassen
ULCO-Dunkerque
ECHO-KHLeuven